

Mon objet d'étude est l'école d'architecture. Cela peut paraître anodin ou familier pour la plupart des étudiants, mais pour ma part, aujourd'hui c'est la première fois que je m'y rends comme j'intègre l'école en master. En prime, c'est la première fois après plus de six mois que, de manière générale, je vais à l'école.

Après avoir brièvement navigué dans les étages pour cerner ce fameux espace qu'est l'atrium avec l'amphithéâtre suspendu en son sein, je m'assois dans les escaliers qui mènent au deuxième étage, entre la coursive et l'amphithéâtre, comme l'illustre la photo qui image ce texte.

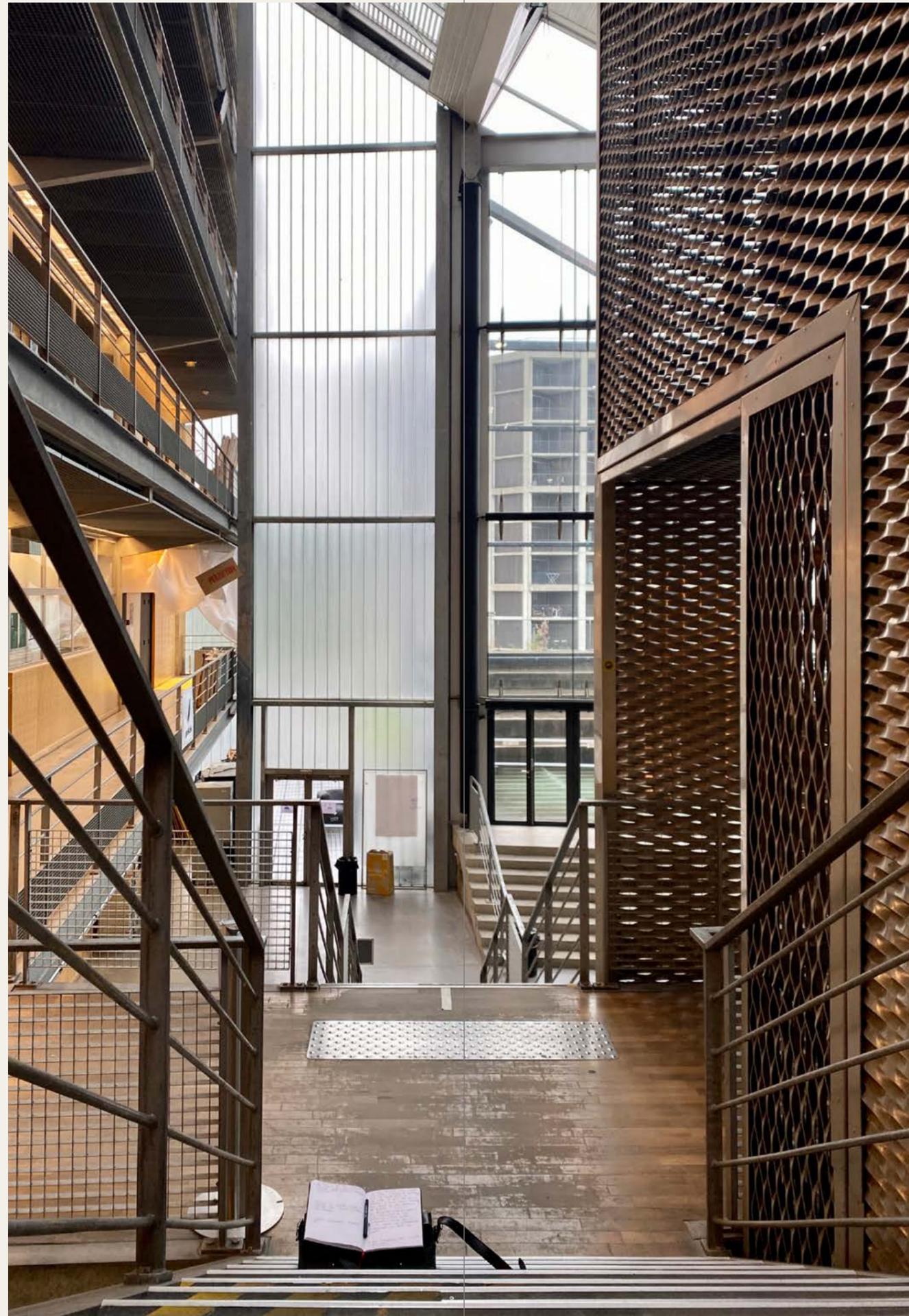
Une fois assise, je prends des notes sur mon carnet. La première chose que j'entends, c'est mon crayon à papier glisser sur la feuille. Ça me fait sourire, je me dis qu'il faut que j'élargisse un peu ma concentration auditive puisque là ne semble pas être l'enjeu. Mais en voulant étendre mon ouïe, je me rends compte qu'entendre le papier crisser induit qu'il s'agit d'un endroit plutôt calme.

Je perçois alors le bruit de la ventilation. Jusqu'à présent, il n'existait pas pour moi, mais voilà qu'en écoutant... Ce n'est pas un bruit très fort. Il est lointain, en hauteur j'ai l'impression. C'est un doux ronron qui empêche le calme absolu, c'est un bruit de fond qui meuble l'ambiance sonore.

J'entends alors un autre son. Je me mets à le remarquer car il me surprend : c'est le bruit d'un écoulement d'eau. C'est étrange, il est vrai qu'il pleut dehors, mais de très fines gouttes. Je n'entends même pas la pluie tomber sur les vitres ou sur la structure du bâtiment. En plus, cet écoulement semble très proche de moi. J'ai l'impression qu'il est juste derrière le bardage ajouré de l'amphithéâtre. C'est peut-être une descente des eaux pluviales masquée dans la structure pour permettre à l'eau de s'écouler au milieu des redans. Curieuse, j'essaie d'observer cette partie d'ombre à travers le bardage. Il y a des tuyaux, mais je n'en vois que des très fins, plutôt des tuyaux d'arrivées. C'est étrange, ce que j'entends me fait penser que le fluide ne remplit pas le réseau qu'il parcourt, aussi l'écoulement est lent.

Des voix m'enlèvent à ces réflexions. Elles proviennent d'une salle alentour, a priori derrière moi et dans un étage qui m'est proche, rdc ou premier étage. J'entends seulement les sons graves de ces échanges : cela ne me permet pas de comprendre ce qui est dit, même en tendant l'oreille. Si je n'étais pas entrain de me concentrer sur mon ouïe, ces voix auraient fait partie d'un arrière plan inconscient.

Quelqu'un marche sur la dalle. Ce sont des chaussures à talons qui ont éveillé mes sens cette fois. Je me rends compte que je ne peux pas entendre les flux des usagers s'ils sont dans les salles qui encadrent l'atrium. Par contre, dans ce dernier, ils me parviennent. Les pas se font discrets en baskets, c'est comme si l'on entendait plutôt l'air bouger que le sol vibrer. On entend le frottement du pas, mais pas son impact. En revanche, ils se font plus présents avec une



talonnette ou une chaussure dure, qui transmet la vibration de son impact à la dalle. Les pas résonnent alors légèrement. Ceux pressés dans les escaliers entraînent une vibration de toute leur structure. Le son que l'on entend, ce n'est pas la structure qui heurte un autre objet en vibrant. Ce n'est pas le bruit aigüe et clinqant du métal, mais il permet tout de même de comprendre qu'il ne s'agit pas d'un escalier maçonné. C'est l'escalier lui-même qui rebondit, c'est comme le son d'un gros ressort, c'est sourd et doux. Je crois que j'aime ce son car il me rappelle la dernière fois que j'ai pu l'entendre. C'était aux Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau ; c'est un lieu expérimental où j'ai eu la chance d'aller plusieurs fois pendant ma licence pour faire des workshops. La structure des escaliers et des coursives y est similaire, d'où le fait que les pas qui les foulent me ramènent là-bas. C'est un souvenir agréable, j'ai toujours passé de très belles semaines dans les ateliers, entre découvertes, recherches et rencontres.

Cette fois c'est un bruit de disquette qui me sort de mes pensées. Ce n'est pas des sons les plus agréables ; c'est strident. Ça vient de l'extérieur, je me rends compte qu'une porte est ouverte depuis quelques temps déjà mais je ne l'avais pas remarqué avant ce stimulus. Quelques personnes divaguent dans l'atrium. Ils hêlent leurs amis à une vingtaine de mètres, je distingue leurs mots. Une fois qu'ils se rejoignent, ils parlent à voix plus basses et leurs conversations deviennent confidentielles. Je remarque que personne ne s'exprime très fort dans ce lieu. En plus, le port du masque étouffe un peu plus les voix. J'entends quelques bruits de portes dans les différents étages, et le tintement des clefs au ceinturon du gardien qui se déplace. Toujours la soufflerie en hauteur et l'eau qui s'écoule à ma droite.

Les travaux à l'extérieur reprennent. Je me rends compte que mon attention auditive est très sélective, je fais attention aux changements, je perçois les bruits « nouveaux », mais une fois assimilés ils regagnent vite le champs de l'inaudible. La porte qui mène dehors se referme et le bruit de la disquette rejoint le ronron de la soufflerie, je n'arrive plus à le distinguer dans l'arrière plan sonore.

J'entends des bruits d'impacts espacés mais réguliers. Il pleut un plus dehors, mais ce n'est toujours pas la pluie sur le bâtiment que j'entends. Ça semble être des grosses gouttes qui tombent. Toc... toc. Certainement une fuite dans la toiture.

Avec cette écoute attentive, je peux imaginer que l'espace est vaste. Je comprends que la soufflerie et les voix ne sont pas des sonorités douces parce qu'elles sont absorbées par un quelconque matériaux, mais parce qu'une distance me sépare d'elles. Elles ne sont pas feutrées, juste lointaines. Les personnes mobiles deviennent plus audibles à mon approche, mais elles parcourent plus de 10 à 15 secondes avant de disparaître et rejoindre le bruit de fond ambiant.

*Loquet, grincement de porte, poignée, pas et voix. Éclats de rire. C'est la pause.*